



M^{ME}. DE GRAFFIGNY.

*Née à Nancy,
Morte à Paris en 1768. Âgée de 64 ans.*

Gravé par N. Ransonnette G^r. Ord^re de Monsieur.



M^{ME}. DE GRAFFIGNY.

*Née à Nancy,
Morte à Paris en 1768. Âgée de 64 ans.*

Gravé par N. Ransonnette G^r. Ord^re de Monsieur.

256 d 20

ŒUVRES
COMPLETTES

DE MADAME
Hugues
DE GRAFIGNY.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

1788.

VERSES

*A Madame DE GRAFIGNY,
sur Cénie.*

JE reviens de ta comédie,
GRAFIGNY, les larmes aux yeux.
Que j'aime ta tendre amie,
Et ses sentimens généreux !
Dans son portrait que tu nous traces,
Que de charmes, que d'agrémens !
Que de vertus et que de graces !
Que d'esprit, que de sentimens !
Quelle délicatesse extrême !
Que d'héroïsme en tes portraits !
Ah ! qu'il faut en avoir soi-même,
Pour s'exprimer comme tu le fais !



VIE
DE MADAME
DE GRAFIGNY,
DE L'ACADEMIE
DE FLORENCE,

Tirée de quelques Ouvrages périodiques.

MADAME DE GRAFIGNY
étoit née en Lorraine , et
est morte à Paris le 12
Décembre 1758 , dans la
soixante-quatrième année de
Tom. I. a

ij. VIE DE MADAME
sonâge. Elle se nommoit *Fran-
coise d'Happencourt*. Elle
étoit fille unique de François-
Henri d'Issembourg, Seigneur
d'Happencourt, de Greux et
autres lieux, Lieutenant des
Chevaux-Légers, Major des
Gardes de Son Altesse Royale
Léopold Premier, Duc de
Lorraine, et Gouverneur de
Boulay et de la Sarre. Sa
mère se nommoit Marguerite
de Seaureau, fille d'Antoine
de Seaureau, Baron de Hou-
demont et de Vaudœuvre,
premier Maître-d'Hôtel du
même Duc Léopold. Le père
de Madame de Graigny, sorti

de l'ancienne et illustre Mais-
son d'Issembourg en Alle-
magne, servit en France dans
sa jeunesse. Il fut Aide-de-
Camp du Maréchal de Bou-
flers au Siège de Namur.
Louis XIV, content de ses
services, le reconnut Gentil-
homme en France, comme
il l'étoit en Allemagne, et
confirma tous ses Titres. Il
s'attacha depuis à la Cour
de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M.
François Huguet de Graigny,
Exempt des Gardes-du-Corps
et Chambellan du Duc de
Lorraine. Elle eut beaucoup

iv VIE DE MADAME

à souffrir de son mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur pere.

Madame de Graigny étoit née sérieuse, et sa conversation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle avoit reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr, lui avoient fait des amis long-tems avant qu'elle pensât à se faire des Lecteurs.

Mademoiselle de Guise,

DE GRAFIGNY. ▼

venant à Paris épouser M. le Duc de Richelieu, amena avec elle Madame de Grafigny ; peut-être, sans cette circons-tance, n'y seroit-elle jamais venue ; du moins l'état de sa fortune ne lui permettoit gueres d'y songer ; et d'ail-leurs elle ne prévoyoit pas plus que les autres la réputa-tion qui l'attendoit dans cette Capitale. Plusieurs Gens d'es-prit réunis dans une Société où elle avoit été admise, la forcerent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, volume *in-12*, qui parut en 1745. Le mor-

vi VIE DE MADAME

ceau qu'elle donna est le plus considérable du Recueil ; il est intitulé : *Nouvelle Espagnole* ; *le mauvais exemple produit auant de vertus que de vices*. Le titre même, comme on voit, est une maxime, et tout le Roman en est rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns des Associés. Madame de Graigny fut piquée des plaisanteries de ces Messieurs sur sa *Nouvelle Espagnole* ; et, sans rien dire à la Société, elle composa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand succès. Peu de tems après elle

donna au Théâtre Français , avec des applaudissemens qui ne se sont point démentis , *Cénie* , en cinq Actes en Prose. C'est une des meilleures pieces que nous ayons dans le genre attendrissant.

La Fille d'Aristide , autre Comédie en Prose , n'eut point , à la représentation , le même succès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de Madame de Grafigny. On dit que l'Auteur , le jour même de sa mort , en avoit corrigé la dernière épreuve. On assure aussi que le peu de succès de cette Piece

viii VIE DE MADAME

au Théâtre, n'a pas peu contribué à la maladie dont elle est morte. Madame de Gragny avoit cet amour-propre louable, pere de tous les talents; une Critique, une Épigrame lui causoit un véritable chagrin, et elle l'avouoit de bonne foi.

Outre ces deux Drames imprimés, Madame de Gragny a laissé un petit Acte de Féerie intitulé *Azor*, qui a été joué chez elle, et qu'on la détourna de donner aux Comédiens. Elle a de plus composé trois ou quatre Pièces en un Acte, qui ont été repré-

sentés à Vienne par les Enfants de l'Empereur. Ce sont des sujets simples et moraux, à la portée de l'auguste Jeunesse qu'elle vouloit instruire.

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice Reine de Hongrie et de Bohème l'honoroiient d'une estime particulière, et lui faisoient souvent des présens (1), ainsi que leurs Altesses Royales le Prince Charles et la Princesse Charlotte de Lorraine, avec les-

(1) L'Empereur (François Premier) a donné une pension considérable à Madame de Grafigny. *Année Littéraire 1756, Tome premier, p. 112.*

¶ VIE DE MADAME

quelles elle avoit la même distinction d'être en commerce de Lettres. Elle a légué ses livres à feu M. Guymond de la Touche, Auteur de la moderne Tragédie d'Iphigénie en Tauride, et de l'Epître à l'Amitié. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de Février de cette année 1760. Elle a laissé tous ses papiers à un Homme de Lettres, son ami depuis trente années, avec la liberté d'en disposer comme il le jugeroit à propos.

On peut juger de l'esprit de Madame de Graigny par

ses Ouvrages ; ils sont entre les mains de tout le monde : on peut juger de son ame par ses amis ; elle n'en a eu que d'estimables : leurs regrets font son éloge. Le fonds de son caractere étoit une sensibilité et une bonté de cœur sans exemple. Elle faisoit tout le bien qu'elle pouvoit faire. On ne sait presqu'aucune particularité de sa vie , parce qu'elle étoit simple et modeste , et ne parloit jamais d'elle. Seulement on sait que sa vie n'a été qu'un tissu de malheurs ; et c'est dans ces malheurs qu'elle aura puisé en

xij VIE DE MADAME, &c.
partie cette douce et sublime
Philosophie du cœur, qui ca-
ractérise ses Ouvrages, et les
fera passer à la postérité.



AVERTISSEMENT.

SI la vérité qui s'écarte du vraisemblable perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grâce devant son tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en présentant au Public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le style & les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa nation.

AVERTISSEMENT.

Enrichis par les précieuses dé-
pouilles du Pérou, nous devrions
au moins regarder les habitans de
cette partie du monde, comme un
peuple magnifique, et le sen-
timent du respect ne s'éloigne guere
de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre
faveur, nous n'accordons du mérite
aux autres nations qu'autant que
leurs mœurs imitent les nôtres;
que leur langue se rapproche de
notre idiome: Comment peut-on
être Persan (1)?

Nous méprisons les Indiens, à
peine accordons-nous une ame pen-
sante à ces peuples malheureux:

(1) Lettres Persannes.

AVERTISSEMENT. xv

dé-
ions
s de
: un
nii-
uere

otre
rite
que
es ;
de
-on

, à
pen-
ux :

cependant leur histoire est entre les mains de tout le monde ; nous y trouvons par-tout des monumens de la sagacité de leur esprit et de la solidité de leur philosophie.

Un de nos plus grands Poëtes (1) a crayonné les mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, qui a dû contribuer à les faire connoître.

Avec tant de lumières répandues sur le caractere de ces peuples, il semble qu'on ne devroit pas craindre de voir passer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoissons déjà de l'esprit vif et

(1) *M. de Voltaire, dans Alzire.*

xvj AVERTISSEMENT.

naturel aux Indiens ; mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne rassure contre son jugement , et l'on se seroit bien garde d'y soumettre cet Ouvrage , si son empire étoit sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premières Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément qu'étant composées dans une langue , et tracées d'une maniere qui nous sont également inconnues , le recueil n'en seroit pas parvenu jusqu'à nous. si la même main ne les eût écrites dans notre langue.

Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite , à la complaisance qu'elle eut de la communiquer au Che-

AVERTISSEMENT. xvij
valier Déterville, et à la permission qu'il obtint de la garder.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire et aux négligences du style, combien on a été scrupuleux de ne rien dérober à l'esprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'est contenté de supprimer un grand nombre de figures hors d'usage dans notre style, on n'en a laissé que ce qu'il en falloit pour faire sentir combien il étoit nécessaire d'en retrancher.

On a cru aussi pouvoir, sans rien changer au fonds de la pensée, donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphysiques, qui auroient pu

xvij AVERTISSEMENT.

*paroître obscurs. C'est la seule
part que l'on ait à ce singulier
Ouvrage.*



INTRODUCTION HISTORIQUE AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de peuple dont les connaissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine l'histoire de quatre siècles.

Mancô-Capac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier Inca. Le Soleil, disoit-il, qu'ils appelloient leur pere, et qu'ils regardoient comme leur dieu.

xx INTRODUCTION

touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-
tems, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des loix, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raison-
nables.

C'est donc à *Manco-Capac*, et à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts qui en avoient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonoient pas même l'existence, jeta sur leurs terres

des tyrans dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siecle.

Les circonstances où se trouvoient les Péruviens, lors de la descente des Espagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien oracle qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leurs pays des hommes extraordinaire*s, *tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur royaume et détruiroient leur religion.*

Quoique l'astronomie fût une des principales connoissances

xxij INTRODUCTION

des Péruviens , ils s'effrayoient des prodiges , ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la lune , et sur - tout quelques cometes , avoient répandu la terreur parmi eux ; une aigle poursuivie par d'autres oiseaux , la mer sortie de ses bornes , tout enfin rendoit l'oracle aussi infaillible que funeste ,

Le fils aîné du septième des Incas , dont le nom annonçoit dans la langue Péruviennne la fatalité de son époque (1) , avoit

(1) Il s'appelloit *Yahuarhuoac* ; ce qui signifioit littéralement , *Pleure-Sang* .

vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue , une robe qui couvroit le spectre jusqu'aux pieds , un animal inconnu qu'il menoit en lesse ; tout cela avoit effrayé le jeune prince , à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil , frere de *Manco-Capac* , et qu'il s'appelloit *Viracocha*. Cette fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Péruviens , et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes , les jambes couvertes , et montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espèce , ils crurent voir

xxiv INTRODUCTION

en eux les fils de ce Viracocha, qui s'étoit dit fils du Soleil ; et c'est de-là que l'usurpateur se fit donner par les ambassadeurs qu'il leur envoya le titre de descendant du dieu qu'ils adoroiient.

Tout fléchit devant eux : le peuple est par - tout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables et par les hommages les plus humiliants.

Les Péruviens s'étant apperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent

s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageoient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissoient de métaux; ils alloient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédoient, et les entouroient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouverent les Espagnols à les séduire.

Quelqu'hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

xxvij INTRODUCTION

Un peuple entier, soumis et demandant grace, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laisserent les Espagnols les maîtres absous des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires*, s'écrie Montaigne (i) en se rappelant le vil objet de ces conquêtes ! *jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne pousserent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens

(i) Tom. V, Chap. VI des Coches.

furent les tristes victimes d'un peuple avare , qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices , et la naïveté de leurs mœurs les jetterent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avoient séparé les villes du Soleil de notre monde , elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols , que les jardins du temple du Soleil , où les arbres , les fruits et les fleurs étoient d'or , travaillés avec un art in-

xxvij INTRODUCTION

connu en Europe ! Les murs du temple revêtus du même métal , un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses , et quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors , éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés , ils oublièrent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes , terminera l'roduction qu'on a cru nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient en général francs et humains ; l'attachement qu'ils avoient pour leur religion les rendoit observateurs rigides des loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancó-Capac*, fils du Soleil qu'ils adorébient.

Quoique cet astre fût le seul Dieu auquel ils eussent érigé des temples, ils reconnoissoient au-dessus de lui un Dieu créateur qu'ils appelloient *Pachacamac*; c'étoit pour eux le grand nom. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçoit que rarement et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi

xxx INTRODUCTION

beaucoup de vénération pour la Lune qu'ils traitoient de femme et de sœur du Soleil. Ils la regardoient comme la mère de toutes choses ; mais ils croyoient , comme tous les Indiens , qu'elle causeroit la destruction du monde , en se laissant tomber sur la terre , qu'elle anéantiroit par sa chute. Le tonnerre , qu'ils appelloient *Yalpor* , les éclairs et la foudre passoient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil , et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirerent les premiers Espagnols , dont ils prirent les armes

à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens ; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or, et tout ce qu'ils avoient de plus précieux, composoient les offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu auquel on présentoit dans une coupe du mays, espece de liqueur forte que les Péruviens savoient ex-

xxxij INTRODUCTION

traire d'une de leurs plantes , et dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'Inca régnant , qu'on appelloit le Capa-Inca , avoit seul le droit de les faire ouvrir ; c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presqu'en naissant , et y gardoient une perpétuelle virginité , sous la conduite de leurs *Mamas* , ou gouvernantes , à moins que les loix ne les destinassent à épouser

des
s'u
déf
du
Sol
cup
de
Inca
fais

I
féré
voi
leu
du
tau
don
d'u
dig

I

des Incas, qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs ; ou , à leur défaut, à la première princesse du sang , qui étoit vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces vierges , étoit de travailler aux diadèmes des Incas , dont une **espece de frange** faisoit toute la richesse.

Le temple étoit orné des différentes idoles des peuples qu'avoient soumis les Incas , après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux , et des pierres précieuses dont il étoit embelli , le rendoit d'une magnificence et d'un éclat dignes du Dieu qu'on y servoit.
L'obéissance et le respect

xxxiv INTRODUCTION

des Péruviens pour leurs rois étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces rois. Mais l'attachement et l'amour qu'ils avoient pour eux étoient le fruit de leurs propres vertus , et de l'équité des Incas.

On élevoit la jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits , parce qu'on en montroit la nécessité de très-bonne heure , et que la tyrannie et l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie et les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation

des enfans. Attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les instruire arrêtoient les progrès d'une passion naissante (1), ou les faisoient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui ensupposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire, qu'avant la descente des Espagnols, il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, philosophes de

(1) Voyez les Cérémonies et Cou-
tumes religieuses. Dissertations sur les
Peuples de l'Amérique, chap. 13.

xxxvj INTRODUCTION

cette nation , enseignoient à la jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumières , moins de connaissances , moins d'arts que nous , et cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les *quapas* ou les *quipos* (1) leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des Cordons de coton ou de boyau , auxquels

(1) Les *quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

HISTORIQUE. xxxvij

d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés , leur rappelloient , par des nœuds placés de distance en distance , les choses dont ils vouloient se ressouvenir. Ils leur servoient d'annales , de codes , de rituels , &c. Ils avoient des officiers publics , appellés *quipocamaios* , à la garde desquels les *quipos* étoient confiés. Les finances , les comptes , les tributs , toutes les affaires , toutes les combinaisons étoient aussi aisément traités avec les *quipos* , qu'ils auroient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage Législateur du Pérou , Manco-Capac , avoit rendu

xxvij INTRODUCTION

sacrée la culture des terres ; elle s'y faisoit en commun , et des jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuoient par-tout la fraîcheur et la fertilité : mais ce qui peut à peine se concevoir , c'est que , sans aucun instrument de fer ni d'acier , et à force de bras seulement , les Péruviens avoient pu renverser des rochers , percer les montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aqueducs , ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On savoit au Pérou autant de géométrie qu'il en falloit pour la

mesure et le partage des terres. La médecine y étoit une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit qu'ils avoient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poëtes, qu'ils appelloient *Hasayec*, composoient des especes de Tragédies et des Comédies que les fils des *Caciques* (1), ou des *Curacas* (2) représentoient pendant les fêtes devant les Incas et toute la Cour.

(1) *Caciques*, espece de Gouverneurs de Province.

(2) Souverains d'une petite contrée. Ils ne se présentoient jamais devant les

XL INTRODUCTION, &c.

La morale et la science des loix utiles au bien de la société étoient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. Il faut avouer, dit un Historien (1), qu'ils ont fait de si grandes choses et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.

Incas & les Reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

(3) Puffendorff, Introd. à l'Hist.

LETTRES



LETTERS D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Les Espagnols entrent avec violence dans le Temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses Quipos, avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza.

Aza ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent, et sont dis-

Tom. I.

A

si pés avant d'arriver jusqu'à toi;
en vain je t'appelle à mon secours,
en vain j'attends que tu viennes
briser les chaînes de mon escla-
vage: hélas! peut-être les malheurs
que j'ignore sont-ils les plus af-
freux! peut-être tes maux sur-
passent-ils les miens!

La ville du Soleil, livrée à la
fureur d'une nation barbare, de-
vroit faire couler mes larmes, et
ma douleur, mes craintes, mon
désespoir ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte
affreux, chere ame de ma vie? Ton
courage t'a-t-il été funeste ou inu-
tile? Cruelle alternative! mortelle
inquiétude! ô mon cher Aza! que
tes jours soient sauvés, et que je

D'UNE PÉRUVIENNE.

3

succombe , s'il le faut , sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps , et replongé dans les idées éternelles) , depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil , à moi-même , à ton amour , retenue dans une étroite captivité , privée de toute communication avec nos citoyens , ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers , je n'éprouve que les effets du malheur , sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité , mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

A 2

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! maîtres du Yalpor (1), fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? si ma

(1) Nom du Tonnerre.

vie t'est chere , instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! comment se peut-il que des jours si semblables entr'eux , aient , par rapport à nous , de si funestes différences ? Le tems s'écoule , les ténèbres succèdent à la lumiere , aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; et moi , du supreme bonheur , je suis tombée dans l'horreur du désespoir , sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais , ô délices de mon cœur ! ce jour horrible , ce jour à jamais épouvantable , devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître ,

qu'impative d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes quipos (1), et profitant du silence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours, je rendrois immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile; de moment en moment

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servoient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.

D'UNE PÉRUVIENNE. 7

cet amas innombrable de cordons devenoit, sous mes doigts, une peinture fidelle de nos actions et de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprète de nos pensées pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliais le tems, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits, et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, et que les cent portes⁽¹⁾ s'ouvroient pour laisser un libre passage au Soleil de mes

(1) Dans le temple du Soleil il y avoit cent portes; l'Inca seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

8 L E T T R E S

jours ; je cachai précipitamment mes quipos sous un pan de ma robe, et je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues, et massacrant tout ce qui s'opposoit à leur passage : nos mamás (1) expirantes sous leurs coups, et dont les habits brûloient encore

(1) Espece de gouvernantes des vierges du Soleil.

du feu de leur tonnerre , les gé-
missemens de l'épouyante , les cris
de la fureur répandant de toutes
parts l'horreur et l'effroi , m'ô-
terent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même , je me
trouvai , par un mouvement na-
turel et presqu'involontaire , ran-
gée derrière l'autel que je tenois
embrassé. Là , immobile de sai-
sissement , je voyois passer ces
barbares ; la crainte d'être apper-
çue arrêtoit jusqu'à ma respira-
tion.

Cependant je remarquois qu'ils
ralentissoient les effets de leur
cruauté à la vue des ornemens pré-
cieux répandus dans le temple ;
qu'ils se saisissoient de ceux dont

l'éclat les frappoit davantage, et qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, et que ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au Capa-Inca (1) du secours, et un asyle pour mes compagnes et pour moi; mais aux premiers mouveemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore! ces impies oserent porter leurs

(1) Nom générique des Incas régnans.

mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu, pour la première fois, le seuil de la porte céleste que je ne devois passer qu'avec les ornement de la royauté (1). Au lieu des fleurs que l'on auroit semées sur mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers

(1) Les vierges consacrées au Soleil entroient dans le temple presqu'en naissant, & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

est bornée à l'étendue de mon être.
Une narre, baignée de mes pleurs,
reçoit mon corps fatigué par les
tourmens de mon ame ; mais,
cher soutien de ma vie, que tant
de maux me seront légers, si j'ap-
prends que tu respire !

Au milieu de cet horrible boule-
versement, je ne sais par quel heu-
reux hasard j'ai conservé mes qui-
pos. Je les possède, mon cher Aza !
C'est aujourd'hui le seul trésor de
mon cœur, puisqu'il servira d'in-
terprète à ton amour, comme au
mien ; les mêmes nœuds qui t'ap-
prendront mon existence, en chan-
geant de forme entre tes mains,
m'instruiront de ton sort. Hélas !
par quelle voie pourrai-je les faire

passer jusqu'à toi ? par quelle adresse pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage , nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le Chaqui (1) fidèle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra , mon cher Aza ! Je donnerois tous les jours que le Soleil me destiné , pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra ; mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son ame de respect et de crainte : il porteroit dans la mienne la joie et le bon-

(1) Messager.

heur. Il te verra certain de ta vie, il la bénira en ta présence ; tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tout-mens des ames tendres sont rassemblés dans mon cœur : un moment de ta vue les dissiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir.



LETTRE II.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la première fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendroit son épouse.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l'a remis dans tes mains. Que Pachacamac (1) prolonge ses années, en récompense de son

(1) Le Dieu créateur plus puissant que le Soleil,

adresse à faire passer jusqu'à moi
les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont
ouverts ; j'y puise une joie déli-
cieuse dont mon ame s'enivre. En
dénouant les secrets de ton cœur,
le mien se baigne dans une mer
parfumée. Tu vis, et les chaînes
qui devoient nous unir, ne sont
pas rompues. Tant de bonheur
étoit l'objet de mes désirs, et
non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même,
je ne craignois que pour tes jours ;
ils sont en sûreté, je ne vois plus
le malheur. Tu m'aimes ; le plaisir
anéanti renait dans mon cœur. Je
goûte avec transport la délicieuse
confiance de plaire à ce que j'aime ;

mais elle ne me fait point oublier
que je te dois tout ce que tu daignes
approuver en moi. Ainsi que la
rose tire sa brillante couleur des
rayons du Soleil , de même les
charmes que tu trouves dans mon
esprit et dans mes sentimens , ne
sont que les bienfaits de ton génie
lumineux ; rien n'est à moi que
ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire ,
je serois restée dans l'ignorance à
laquelle mon sexe est condamné ;
mais ton ame , supérieure aux cou-
tumes , ne les a regardées que
comme des abus ; tu en as franchi
les barrières pour m'élever jusqu'à
toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être
semblable au tien fût borné à l'hu-

miliant avantage de donner la vie
à ta postérité ; tu as voulu que
nos divins Amautas (1) ornassent
mon entendement de leurs su-
blimes connoissances. Mais, ô lu-
mière de ma vie, sans le desir de
te plaire, aurois-je pu me résoudre
à abandonner ma tranquille igno-
rance, pour la pénible occupation
de l'étude ? Sans le desir de mé-
riter ton estime, ta confiance,
ton respect par des vertus qui for-
tifient l'amour, et que l'amour
rend voluptueuses, je ne serois
que l'objet de tes yeux ; l'absence
m'auroit déjà effacée de ton sou-
venir.

(1) Philosophes indiens.

Hélas ! si tu m'aimes encore ,
Pourquoi suis-je dans l'esclavage ?
En jetant mes regards sur les murs
De ma prison , ma joie disparaît ,
L'horreur me saisit , et mes craintes
Se renouvellement. On ne t'a point
Gagné ta liberté ; tu ne viens pas à
Mon secours ! tu es instruit de
Mon sort ; il n'est pas changé !
Non , mon cher Aza , ces peuples
Féroces que tu nommes Espagnols ,
Ne te laissent pas aussi libres que
Tu crois l'être. Je vois autant de
Signes d'esclavage dans les hon-
neurs qu'ils te rendent , que dans
La captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sin-
Ceres les promesses que ces bar-
bares te font faire par leur inter-

prête, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux, ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton empire, puisque Viracocha en a prédit la destruction. Achete ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors : il ne te restera que les dons de la nature ; nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos

œurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération ; nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre et de notre tendresse. Tu seras plus roi en égnant sur mon ame, qu'en douant de l'affection d'un peuple incommbrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant je ferai retentir ton empire de mes chants d'allégresse; ton diadème (1) sera toujours l'ouvrage de mes mains; tu ne perdras de ta royauté que les soins et les fatigues.

(1) Le diadème des Incas étoit une espece de bâge : c'étoit l'ouvrage des vierges du Soleil.

Combien de fois, cher ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes visites étoient accompagnées, t'ont-elles fait envier le sort de tes sujets ? Tu n'auras voulu vivre que pour moi ; crains-tu à présent de perdre ta force de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton empire ? Non, je ne puis plus croire, mon cœur n'est point changé ; pourquoi le tien le sera-t-il ?

J'aime, je vois toujours la même Aza, qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue ; je me rappelle ce jour fatidique, où ton pere, mon sauveur

ain seigneur , te fit partager ,
pour la première fois , le pouvoir
réservé à lui seul , d'entrer dans
l'intérieur du temple (1) ; je me
représente le spectacle agréable de
nos vierges rassemblées , dont la
beauté recevoit un nouveau lustre
par l'ordre charmant dans lequel
elles étoient rangées , telles que
dans un jardin les plus brillantes
fleurs tirent un nouvel éclat de la
symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous
comme un Soleil levant , dont la
tendre lumiere prépare la sérénité
d'un beau jour ; le feu de tes yeux

(1) L'Inca régnant avoit seul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

24 L E T T R E S

répandoit sur nos joues le coloris
de la modestie ; un embarras in-
génuy tenoit nos regards captifs ;
une joie brillante éclatoit dans les
tiens ; tu n'avois jamais rencontré
tant de beautés ensemble. Nous
n'avions jamais vu que le Capa-
Inca : l'étonnement et le silence
régnnoient de toutes parts. Je ne
sais quelles étoient les pensées de
mes compagnes ; mais de quelles
sentimens mon cœur ne fut-il point
assailli ! Pour la première fois je
prouvai du trouble , de l'inquié-
tude , et cependant du plaisir.
Confuse des agitations de mon
ame , j'allois me dérober à ta vue ;
mais tu tournas tes pas vers moi ;
le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix , ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes , porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante , interdite , la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix : enhardie enfin par la douceur de tes paroles , j'osai élever mes regards jusqu'à toi ; je rencontrais les tiens. Non , la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui se rencontrèrent et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de
Tom. I. B

notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre que le principe du feu auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos Cuéipafas (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine; je crus que le soleil me manifestoit sa volonté par son organe, qu'il me choisissoit pour

(1) Frères du Soleil.

son
pira
min
que

Q
Aza
moi
nou
pag
Qu'
pus
rée
trou
d'en
rêve
veau

(1)
Soleil

son épouse d'élite (1) : j'en soupirai : mais après ton départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle

(1) Il y avoit une vierge choisie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton empire (1); mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adore, à t'offrir des vœux comme à lui.

(1) Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouser leurs sœurs; et quand ils n'avoient point, de prendre pour femme la première princesse du sang des Incas, qui étoit vierge du Soleil.

C'est toi, mon cher Aza, c'est
toi qui dans la suite comblas mon
ame de délices, en m'apprenant
que l'auguste rang de ton épouse
m'associeroit à ton cœur, à ton
trône, à ta gloire, à tes vertus,
que je jouirois sans cesse de ces
entretiens si rares et si courts au
gré de nos desirs, de ces entretiens
qui ornoient mon esprit des per-
fections de ton ame, et qui ajou-
toient à mon bonheur la délicieuse
espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton
impatience contre mon extrême
jeunesse, qui retardoit notre
union, étoit flatteuse pour mon
œur! Combien les deux années qui
se sont écoulées t'ont paru longues,

et cependant que leur durée a été
courte ! Hélas ! le moment fortuné
étoit arrivé. Quelle fatalité l'a
rendu si funeste ? quel dieu poursuit
ainsi l'innocence et la vertu ?
ou quelle puissance infernale nous
a séparés de nous-mêmes ? L'hor-
reur me saisit, mon cœur se dé-
chire, mes larmes inondent mon
ouvrage. Aza ! mon cher Aza !...



LETTRE III.

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau Espagnol par les François. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

C'est toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles la vie. Voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours et les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature

laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi ; je mourois : tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, et je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrois-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidèle Chaqui le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement

dans notre habitation : vers le milieu de la nuit , deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite , avec autant de violence , qu'ils en avoient employée à m'arracher du temple du Soleil.

J'e ne sais par quel chemin on me conduisit ; on ne marchoit que la nuit , et le jour on s'arrêtloit dans des déserts arides , sans chercher aucune retraite. Bientôt succombant à la fatigue , on me fit porter par je ne sais quel hamac (1) , dont le mouvement me fa-

(1) Espece de lit suspendu , dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à l'autre.

tiguoit presqu'autant que si j'eusse marché moi-même. Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avoit jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza ? pourrois-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais souillé les levres d'un enfant du Soleil (1) ! Cette maison

(1) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti,

que j'ai jugée être fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenoit, cette maison, comme suspendue, et ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuell.

Il faudroit, ô lumiere de mon esprit, que Ticaiviracocha eût comblé mon ame, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes; car quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuell, joint à une odeur malfaisante, me causerent un mal si violent, que je suis

étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems assez long s'étoit écoulé ; je ne souffrois presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du Yalpor : notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la lune, en tombant, réduira l'univers en poussiere (1). Des cris qui se joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable ; mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne por-

(1) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la lune, qui se laisseroit tomber sur la terre.

toient à mon ame que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyois le péril universel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès à la vue d'une troupe d'hommes en fureur , le visage et les habits ensanglantés , qui se jeterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle ; la force et la connoissance m'abandonnerent : j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même , je me trouvai dans un lit assez propre , entourée de plusieurs sauvages , qui n'étoient plus les cruels Espagnols , mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu se faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai - je, chere idole de mon cœur ? fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie, selon son mérite.

tourmens de toute espece, accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentois approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal ; et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment ; déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger dessein tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indé-

terminée ; je n'étois presque plus. Cet état , mon cher Aza , n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie , parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé , affolé par les gradations des douleurs qui nous y conduisent , le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir , et même dans celui qui ne sera plus pour nous , semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

D'UNE PÉRVIENNE. 41

Ce fut dans un de ces délires de mon ame , que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer , que la vérité même n'aurroit pas eu plus de pouvoir : je te vis , mon cher Aza , pâle , défiguré , privé de sentiment , tel qu'un lys desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissois de ta douleur , je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur , peut-être du plaisir à répandre sur tes jours le poison des regrets ; et ce même

44. L E T T R E S

amour, qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sais plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.



LETTRE IV.

*Abattement et maladie de Zilia ;
amour et soins de Déterville.*

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque instant où je respire,

est un sacrifice que je fais à ton amour, et de jour en jour il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre, ou pour être entendue, l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression

D'UNE PÉRUVIENNE. 45

qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque tems à les tenir fermés ; efforts infructueux ! les témoignages volontaires auxquelles je m'étois condamnée , ne soulageoient que ma modestie toujours blessée de la vue de ces hommes , dont les services et les secours sont autant de supplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même , mes inquiétudes n'en étoient que plus vives , et le desir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui au-

soient une réalité plus apparente.
Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattavois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux. Loind de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans , ils s'expriment avec tant de rapidité que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; et à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent , on devine sans peine que Pachacamac leur a dis-

tribué dans une grande disproportion les éléments dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers, fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux : ceux-ci semblent s'être échappés des mains du créateur au moment où il n'avoir encore assemblé pour leur formation que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montrouent assez qu'ils étoient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leur regard, un certain empressement répandu sur leurs actions, et qui paroît étre de la bienveill-

28 L E T T R E S

lancee , prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite , qui suspendent mon jugeement.

Deux de ces sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le Cacique (1) , à son air de grandeur , me rend , je crois , à sa façon , beaucoup de respects l'autre me donne une partie de secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure , ses secours sont cruels , et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où

(1) Cacique est une espece de gouverneur de province.

revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable; il parut étre surpris de ma résistance, et sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant: foible, mourente, et ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher? Il la garda, mon cher Aza, tout ce qu'il voulut, et depuis ce temps, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie (1) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets, car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-il assez de force pour nouer mes quipos. J'emploie à cette occasion autant de tems que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ;

(1) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la médecine.

D'UNE PÉRUVIENNE. 51

la sorte de ressemblance que je m'Imagine qu'ils ont avec les paroles , me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler , te dire que je t'aime , t'assurer de mes vœux , de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage , je gémis de ton absence ; ainsi toute entière à ma tendresse , il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne serois pas le maître de mon ame , quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi , plongée

dans un abîme d'obscurité, pourrois-je détourner mes pensées de la lumiere de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils sont à toi. Tu me chéris, je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je suis récompensée.



LETTRE V.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne, et sur les marques de tendresse de Derterville.

QUE j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes quipos manquoit au comble de mes peines. Dès que mes officieux persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai

acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux de parler de leurs peines : on croit être plaint, quand on est écouté : une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en soit le motif, il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre, et la gaité m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espece de désert où me réduit l'impuissance de

communiquer mes pensées. En-
tourée d'objets importuns, leurs
regards attentifs troublent la so-
litude de mon ame, contraignent
les attitudes de mon corps, et
portent la gêne jusques dans mes
pensées : il m'arrive souvent d'ou-
blier cette heureuse liberté que
la nature nous a donnée de rendre
nos sentimens impénétrables, et
je crains quelquefois que ces sauv-
ages curieux ne devinent les ré-
flexions désavantageuses que m'ins-
pire la bizarrerie de leur con-
duite : je me fais une étude gênante
d'arranger mes pensées, comme
s'ils pouvoient les pénétrer malgré
moi.

Un moment détruit l'opinion

qu'un autre moment m'avoit donné de leur caractere et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions , ils me refusent , mon cher Aza , jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie , jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espece de violence dans ce lit , qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave , et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté , si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours , sur le respect dont ils accompagnent

les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le Cacique semble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du Raymi (1). Il se met sur ses genoux fort près de mon lit, il reste un tems considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, et les yeux baissés, il semble rêver profondément : je

(1) Le Raymi, principale fête du Soleil : l'Inca et les prêtres l'adoroient à genoux.

vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le grand nom (1) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré diadème (2). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation. Le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré; il y joint cet air touché qui précède les larmes, ces soupirs

(1) Le grand nom étoit Pachacamac: on ne le prononçoit que rarement et avec beaucoup de signes d'adoration.

(2) On baisoit le diadème de Manco-Capac, comme nous baisons les reliques de nos Saints.

qui annoncent les besoins de l'ame, ces accens qui sont presque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le desir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza , s'il me connoissoit bien , s'il n'étoit pas dans quelqu'erreur sur mon être , quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai vu encore faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand Manco - Capac (1) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil , nos ancêtres divini-

(1) Premier Législateur des Indiens. *Voyez l'histoire des Incas.*

soient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux signes de mes volontés ; je serois libre, je sortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.



LETTRE VI.

Rétablissement de Zilia. Son étonnement et son désespoir, en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remede ; il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis trainée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de

mes desirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui me saisie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu ; cher Aza , quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connoissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi , je ne respire plus le même air , je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis , si je t'aime , si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours , de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insuportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus , je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime, l'univers
est anéanti pour moi ; il n'est plus
qu'un vaste désert que je remplis
des cris de mon amour ; entendez-
les, cher objet de ma tendresse ;
sois-en touché ; permets que je
meure....

Quelle erreur me séduit ! Non ,
mon cher Aza , ce n'est pas toi
qui m'ordonne de vivre , c'est la
timide nature , qui en frémissant
d'horreur , emprunte ta voix plus
puissante que la sienne pour re-
tarder une fin toujours redoutable
pour elle ; mais c'en est fait , le
moyen le plus prompt me déli-
vrera de ses regrets....

Que la mer abîme à jamais dans

ses flots ma tendresse malheureuse,
ma vie et mon désespoir !

Reçois, trop malheureux Aza,
reçois les derniers sentimens de
mon cœur : il n'a reçu que ton
image, il ne vouloit vivre que
pour toi, il meurt rempli de ton
amour. Je t'aime, je le pense,
je le sens encore, je le dis pour
la dernière fois.



LETTRÉ VII.

Zilia, qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet.

AZA, tu n'as pas tout perdu; tu regnes encore sur un cœur; je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussi-tôt détruit que formé. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi si tu avois été témoin de mon emportement?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus daucun secours; ma vie ne me paroissoit

d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir on prend la féroceur pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme ; pour fruit que le repentir ; et que de mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévere punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensévelie sous le voile de sa honte,

je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme , nul son ne l'exhale ; mais je suis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces sauvages bienfaisans voudroient me faire partager la joie qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue , je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses , leurs cris de joie , une liqueur rouge semblable au mays (1), dont ils boivent

(1) Le mays est une plante dont les Indiens

abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'apercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fit en l'honneur de l'astre divin, si la conduite du Cacique étoit conforme à celle des autres. Mais loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence con-

font une boisson forte & salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, & ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice,
Voyez l'Histoire des Incas, t. 2, p. 151,

tinuelle des sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon affliction , il m'a délivré de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirois-tu , mon cher Aza ? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagere , et que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie , puisque je ne vis que pour toi.



LETTRE VIII.

Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le Cacique avoit déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin pressée par

de nouvelles instances , je me suis laissé conduire. Ah ! mon cher Aza , que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible , en me faisant regarder à travers une espece de canne percée , il m'a fait voir la terre dans un éloignement , où , sans le secours de cette merveilleuse machine , mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même tems , il m'a fait entendre , par des signes , qui commencent à me devenir familiers , que nous allons à cette terre , et que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage

de cette découverte ; l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une portion de son empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphère, et croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfans.

amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure. Je vele dans tes bras ; un torrent de joie se répand dans mon ame, le passé s'évanouit ; mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés ; l'avenir seul m'occupe ; c'est mon unique bien.

Asa, mon cher espoir, je n't'ai pas perdu ; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aime rai, je te le dirai à toi-même. Est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?



LETTRE IX.

Reconnaissance de Zilia pour les complaisances de Déterville.

QUE les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! le tems ainsi que l'espace n'est connu que par ses limites. Nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du tems, et que, si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'apercevons pas plus la durée du tems que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon ame et mon cœur, également flétris par l'infortune, restoient ensévelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paroît infinie, et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des

projets de plaisir et de bonheur s'y succèdent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étais point apperçue , s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours , j'entends plusieurs mots de la langue du Cacique , que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes pensées , et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étoient nécessaires.

Je sais que le nom du Cacique est Déterville ; celui de notre maison flottante , vaisseau ; et

D ;

celui de la terre où nous allons,
France.

Ce dernier m'a d'abord effrayé :
je ne me souviens pas d'avoir en-
tendu nommer ainsi aucune con-
trée de ton royaume ; mais fa-
sant réflexion au nombre infini
de celles qui le composent, dont
les noms me sont échappés, ce
mouvement de crainte s'est bien-
tôt évanoui. Pouvoit-il subsister
long-tems avec la solide confiance
que me donne sans cesse la vue
du Soleil ? Non, mon cher Aza,
cet astre divin n'éclaire que ses
enfans ; le seul doute me rendroit
criminelle. Je vais rentrer sous ton
empire, je touche au moment de
te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnaissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d'honneurs et de richesses le Cacique (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans sa province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve à présent autant de complaisances de sa part, que j'en éprouvois de

(1) Les Caciques étoient des gouverneurs de provinces, tributaires des Incas.

contradictions durant ma maladie : occupé de moi , de mes inquiétudes , de mes amusemens , il paroît n'avoit plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras , depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion , je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie que je le soupçonneois.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à-peu-près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton , l'air et la forme qu'il y emploie , me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après

D'UNE PÉRUVIENNE. 81

lui, "oui, je vous aime", ou bien, "je vous promets d'être à vous", la joie se répand sur son visage; il me baise les mains avec transport et avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere espérance: je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes

idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je sa-vois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards ; et je vois avec surprise, que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues seroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza ! que mes malheurs

D'UNE PÉRUVIENNE. 83

me font entrevoir de fâcheuses vérités ! mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE X.

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'occasion de ce phénomène, dont elle ne peut comprendre la cause.

JE suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je

m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer, mes erreurs répriment mes jugemens ; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivoit en foule, me paraît être de la même nation que le Cacique ; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles de la ville du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la

richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplis.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait

remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlais, et je le voyois en même tems fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugeinent; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le Cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le

vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos Amautas.

Déterville m'a donné une China (1), jeune et fort vive; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie: plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, et j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à Cuzco (2). Cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flotte toujours

(1) Servante ou femme-de-chambre.

(2) Capitale du Pérou.

dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne desire, n'espere, et n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

L E T T R E X I.

Jugement que porte Zilia des François, et de leurs manieres.

Quoique j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelques lumières sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les sauvages de cette contrée pa-

roissent aussi bons, aussi humains que le Cacique ; ils chantent et dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste pere a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres. Pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une ? Le Soleil paroît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau, plus

(1) Les terres se cultivoient en commun au Pérou, et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du tems qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'en instruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma China ; c'est une foible ressource ; ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun

raisonnement avec elle. Les signes du Cacique me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espece de langage, qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison, où, sans cette intelligence, je me serois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut, les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, et qui re-commençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exci-

terent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute si je sortois, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet; je restai donc, et portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes et les ris offensans des autres: j'eus

pitié de leur foiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance , que mon ame ne différoit pas tant de la leur , que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un Curacas (1) , s'il n'eût été vêtu de noir , vint me prendre par la main d'un air affable , et me conduisit auprès d'une femme , qu'à son air fier je pris pour la Pallas (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendu prononcer mille fois à Déterville. " Qu'elle est belle ! les

(1) Les Curacas étoient de petits souverains d'une contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

(2) Nom générique des princesses.

» beaux yeux! . . . ». Un autre homme lui répondit: « Des graces, » une taille de nymphe! . . . ». Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répétèrent à peu-près les mêmes mots : je ne sais pas encore leur signification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le Cacique paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi ; ou, s'il s'en éloignoit, pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, et ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'observer, pour ne

point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leurs corps que par le son de leurs voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continue m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du Caïque qui m'ont tant causé d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baissa hier les mains de la

Pallas , et celles de toutes les autres femmes ; il les baissa même au visage , ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main , les autres le tiroient par son habit , et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes , je suis sûre que nos expressions mesurées que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses , leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux et modeste pour de la stupidité , et la grayité de notre dé-

Marche

Tom.

autres marche pour un engourdissement.
me au Le croirois-tu, mon cher Aza ?
as en Malgré leurs imperfections, si tu
noient étois ici ; je me plairois avec eux.
noient Un certain air d'affabilité répandu
le ti sur tout ce qu'ils font, les rend
nt cel aimables ; et si mon ame étoit
; nou plus heureuse, je trouverois du
par plaisir dans la diversité des objets
e sui qui se présentent successivement
urées mes yeux ; mais le peu de rap-
ons qu'ort qu'ils ont avec toi, effacé les
t no grémens de leur nouveauté ; toi
ensée eul fais mon bien et mes plaisirs.



LETTRE XII.

Transports de Déterville, modérés tout-à-coup par le respect. Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville, dont elle ignore la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. Son admiration à la vue des beautés de la nature.

J'Ai passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la Pallas, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite China l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas; peut-être je regrettois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder partout avec une attention inconmode.

Le Cacique entra dans ma

chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte , et nous regarda long-tems sans parler : sa rêverie étoit si profonde , qu'il se détourna pour laisser sortir la China , et se remit à sa place sans s'en appercevoir. Les yeux attachés sur moi , il parcourroit toute ma personne avec une attention sérieuse , dont j'étois embarrassée , sans en savoir la raison.

Cependant , afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits , je lui tendis la main ; et ne pouvant exprimer mes sentimens , je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que

quelques - uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animerent , son visage s'enflamma , il vint à moi d'un air agité , il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout - à - coup , il me serra fortement la main , en prononçant d'une voix émue : " Non . . . " le respect. . . . sa vertu. . . . " ; et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux , et puis il courut se jeter sur son siége à l'autre côté de la chambre , où il de-

meura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine, je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire. J'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger ; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la maniere accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni

moins de bonté, ni moins de douceur; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien: cependant nous mangions dans un tems si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le Cacique, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, et en cherchant

à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le Cacique, la China et moi. Ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérois avec surprise, et que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement,

Ô mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays ! je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place. Ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le Cacique, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant voir par une des fenêtres, que cette machine suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas. Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* (1), d'une espèce qui nous est inconnue,

(1) Nom générique des bêtes.

marchoient devant nous, et nous traînoient après eux. Il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulieres; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui moderent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la premiere habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté, pendant ce voyage, des plaisirs qui m'é-

toient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus grande enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers ; quel bien j'aurois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à mes regards, emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, em-

brassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images, dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nuées transparentes, assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lu-

tiere , dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre , un astre moins brillant s'élève , reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets , qui perdant leur activité par l'absence du Soleil , ne frappent plus nos sens que d'une manière douce , paisible et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors revenant à nous-mêmes , un calme délicieux pénètre dans notre ame : nous jouissons de l'univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques

310 L E T T R E S

regrets viennent les troubler , ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites , et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables , en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le Cacique a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante , pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame , celles des forêts , plus simples et plus touchantes , ne

m'ont causé ni moins de plaisir,
ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux,
mon cher Aza ! En y entrant, un
charme universel se répand sur
tous les sens, et confond leur
usage. On croit voir la fraîcheur
avant de la sentir ; les différentes
nuances de la couleur des feuilles
adoucissent la lumière qui les pénètre,
et semblent frapper le sen-
timent aussi tôt que les yeux. Une
odeur agréable, mais indétermi-
née, laisse à peine discerner si elle
affecte le goût ou l'odorat ; l'air
même, sans être apperçu, porte
dans tout notre être une volupté
pure, qui semble nous donner

un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.



LETTRE XIII.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différemment accueillie de la mere et de la sœur de Déterville.

ME voici, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris: c'est le terme de notre voyage; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment, et ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, et je ne la

rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger, par le tems que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de Quito; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville: mais, hélas! quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des arbres, des rivières, des campagnes; elle nie paroît un univers,

D'UNE PÉRUVIENNE. 115
plutôt qu'une habitation particulière J'essaierois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées , qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont , que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du Cacique fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presqu'aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles et quelques endroits des murs sont d'or ; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant , Déterville me fit

entendre qu'il me conduisoit dans la chambre de sa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à-peu-près de la même forme que celui des Incas, et de même métal (1). Après avoir présenté sa main au Cacique, qui la baissa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le Cacique me fit appro-

(1) Les lits, les chaises, les tables des Incas étoient d'or massif.

cher, elle jeta sur moi un regard dédaigneux, et sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embrassa, aussi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la Pallas.

Dès que le Cacique avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge, étoit accourue; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son

visage , sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière , mais avec une tendresse si naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza , quels seroient nos transports , si , après tant de malheurs , le sort nous réunissoit.

Pendant ce tems , j'étois restée auprès de la Pallas par respect (1) ; je n'osois m'en éloigner , ni lever les yeux sur elle. Quelques regards séveres qu'elle jetoit de tems en tems sur moi ,achevoient de m'intimider , et me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

(1) Les filles , quoique du sang royal , portoient un grand respect aux femmes mariées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main et me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des coeurs bienfaisans ; ils m'inspiraient la confiance et l'amitié : j'aurais voulu lui témoigner mes sentimens ; mais ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je savois de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvois du plaisir

dans cette espece d'entretien ; quand la Pallas prononça quelques paroles assez haut , en regardant la jeune fille , qui baissa les yeux , repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes , et ne me regarda plus.

A quelque tems de-là , une vieille femme , d'une physionomie farouche , entra , s'approcha de la Pallas , vint ensuite me prendre par le bras , me conduisit , presque malgré moi , dans une chambre au plus haut de la maison , et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie , mon cher Aza , il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois

de

To

de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du Cacique les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la Pallas, le changement subit des manieres de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point opposé à l'espece de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonstances dont une ame malheureuse sait augmenter ses peines, se présenterent à la fois sous les plus tristes aspects. Je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amé-
de

ment mon affreuse destinée, quand
je vis entrer ma China.

Dans la situation où j'étois, sa
vue me parut un bonheur ; je
courus à elle, je l'embrassai en
versant des larmes ; elle en fut
touchée ; son attendrissement me
fut cher. Quand on se croit ré-
duit à la pitié de soi-même, celle
des autres nous est bien précieuse.
Les marques d'affection de cette
jeune fille adoucirent ma peine :
je lui comptois mes chagrins,
comme si elle eût pu m'entendre ;
je lui faisois mille questions,
comme si elle eût pu y répondre ;
ses larmes parloient à mon cœur
les miennes continuoient à couler
mais elles avoient moins d'amer-
tume.

D'UNE PÉRUVIENNE. 125

J'espérois encore revoir Dotorville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chère idole de mon cœur, ce Caïque est le seul humain qui ait été pour moi de la bonté sans interruption ; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible.

Elle se jeta sur mon lit, et par

mille caresses elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le Cacique s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir, que j'en sentois de n'en être point abandonnée ; ils se parloient en me regardant, et m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance et l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du Cacique des

éclaircissement sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois se nommoit Céline, qu'elle étoit sa sœur; que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la Pallas étoit son frere aîné, et l'autre jeune femme l'épouse de ce frere.

Céline me devint plus chere en apprenant qu'elle étoit sœur du Cacique; la compagnie de l'un et de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le

176. LETTRES

reste du tems destiné au repos, à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien , c'est toute ma joie. C'est à toi seul , chere ame de mes pensées , que je développe mon cœur : tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sensimens.



LETTRE XIV.

Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le tems que je donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change et se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire

m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées ; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne , je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues , je n'ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes sur-tout me paroissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité , et qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles , qu'elles en témoignent pour les autres , si je les connoissois mieux.

Une d'entr'elles m'occasionna

hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'assemblée étoit là plus nombreuse ; elle avoit déjà parlé à plusieurs personnes sans m'appeler ; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une Pallas, et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un Anqui (1), je n'osois m'opposer à leur volonté; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la Pallas, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui

(1) Prince du sang : il falloit une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits et il ne le permettoit qu'aux princes du sang royal.

lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en étoit contrefaite.

Le Cacique s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mors d'un ton si froid, que la gaiegé du jeune homme s'évanouit, et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus.

O mon cher Azaï que les mœurs de ces pays me rendent respec-

tables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune Anqui rappelle chérement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue et les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, chères délices de mon ame, et je le sentirai toute ma vie ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.



LETTRE XV.

Admiration de Zilia pour les présens que Déterville lui fait.

Plus je vis avec le Cacique et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation: eux seuls connoissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaîté de Céline feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des Incas. L'un et l'autre me traitent

avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le Cacique ne soit ton tributaire (1).

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans des petits coffres d'une

(1.) Les Caciques & les Curacas étoient obligés de fourrir les habits et l'entretien de l'Inca et de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un et l'autre, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

matière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au col, sur la chausse, et cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singulière. Les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort et d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à notre usage , je ne trouve dans notre langue aucun terme qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons , mon cher Aza ; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise , lorsque tu les verras , c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le Cacique n'étoit soumis à ton obéissance , me paieroit - il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent sans aucun

doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en Mama-Oella (1).

Cette conviction me rassure et calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour savoir du Cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de Madame (c'est le nom de la mère de Déterville) ne soit

(1) C'est le nom que prenoient les reines en montant sur le trône,

aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en déceyvrir la cause, et par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable; la contrainte regne partout où elle est: ce n'est qu'à la dérobée que Céline et son frere me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre; c'est le seul tems où

nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; et quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi , et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent toute entiere.



LETTER XVI.

*Zilia apprend la Langue Fran-
goise. Ses réflexions sur le ca-
ractere de notre nation.*

IL me reste si peu de quipos
mon cher Aza, qu'à peine j'os
en faire usage. Quand je veux le
nouer, la crainte de les voir fini
m'arrête, comme si en les épar-
gnant, je pouvois les multiplier.
Je vais perdre le plaisir de mon
ame, le sourien de ma vie: rien
ne soulagera le poids de ton ab-
sence; j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate
à conserver le souvenir des plu-

secrets mouvemens de mon cœur
pour t'en offrir l'hommage. Je vou-
ois conserver la mémoire des
principaux usages de cette nation
singuliere, pour amuser ton loisir
dans des jours plus heureux. Hélas !
me reste bien peu d'espérance
de pouvoir exécuter mes projets.
Si je trouve à présent tant de
difficultés à mettre de l'ordre dans
mes idées, comment pourrai-je
dans la suite me les rappeller sans
un secours étranger ? On m'en-
telle un, il est vrai ; mais l'exé-
cution en est si difficile, que je
crois impossible.

Le Cacique m'a amené un sau-
teau de cette contrée qui vient
tous les jours me donner des le-

çons de sa langue , et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures qu'on appelle lettres , sur une matière blanche et mince , que l'on nomme papier. Ces figures ordinaires nommés ; ces noms mêlés ensemble représentent les sons de paroles ; mais ces noms et ces sons me paroissent si peu distincts l'un des autres , que si je réussis un jour à les entendre , je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre sauvage s'en donne d'incroyable pour m'instruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre

pendant je fais si peu de pro-
tés, que je renoncetois à l'en-
treprise, si je savois qu'une autre
voie pût m'éclaircir de ton sort et
du mien.

Il n'en est point, mon cher
Ma! Aussi ne trouvé-je plus de
plaisir que dans cette nouvelle et
singuliere étude. Je voudrois vivre
seule, afin de m'y livrer sans
relâche; et la nécessité que l'on
s'impose d'être toujours dans la
chambre de Madame, me devient
un supplice.

Dans les commencemens, en
excitant la curiosité des autres,
j'amusois la mienne; mais quand
on ne peut faire usage que des
yeux, ils sont bientôt satisfaits.

Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manières et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser, mais en général je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'il paroît : je pense que l'affection est son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle et d'empressement, dont on décrit ici les moindres devoirs de société, étoient naturels, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage, si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincere, choisiroient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on représente à peu-près, comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1); avec cette différence que si nous ne rappelions que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne cé-

(1) Les Incas faisoient représenter des es-
pèces de comédies, dont les sujets étoient tirés
des meilleures actions de leurs prédecesseurs.

lebre que les insensés et les méchans. Ceux qui les représentent, erient et s'agitent comme des fureux ; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qui apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables ?

Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher : si elle étoit juste, que je plaindrois cette nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.



L E T T R E X V I I.

*Parallelle que fait Zilia de nos
différens spectacles.*

JE ne sais plus que penser du
génie de cette nation, mon che-
Aza. Il parcourt les extrêmes avec
tant de rapidité, qu'il faudro-
it être plus habile que je ne le suis
pour asseoir un jugement sur son
caractere.

On m'a fait voir un spectacle
totalement opposé au précédent.
Celui-là, cruel, effrayant, révol-
tue la raison, et humilie l'humanité.
Celui-ci, amusant, agréable, imite
la nature et fait honneur au be-

sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes et de femmes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue, et cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes,

puisqu'il diffère suivant les différentes nations. La nature plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre, il n'est pas moins certain que de tendres gémissements frappent nos coeurs d'une compassion bien plus efficace, que des mots dont l'ar-

range ment bizarre fait souvent un effet contraire

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre âme le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénue avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter ; du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh ! quel

bien peut-on faire aux hommes ; qui égale celui de leur inspirer de la joie ?

J'en ressentis moi-même et j'en emportois presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une et l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduissoit, lorsqu'un jeune sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à son abord, jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeler Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frere et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au Cacique le papier qu'elle avoit reçu; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé

qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de bien d'autres remarques que j'ai faites ; mais hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds ; ces nœuds qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vuide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même

rapidité que le tems. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre!

LETTRE XVIII.

Zilia détrompée & éclairée sur son malheur par les connaissances qu'elle acquiert.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza! le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du

bonheur artificiel que je me fais, en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivois que dans l'avenir; le présent ne me paroît plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentiments que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es chère !

Que j'ai de joie à te le dire , à te le peindre , à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal , sur les murs de ma chambre , sur mes habits , sur tout ce qui m'environne , et l'exprimer dans toutes les langues .

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste ! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire étoit trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence , un nouvel univers s'est offert à mes yeux ; les objets ont pris une autre forme ; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur .

Mon esprit , mon cœur , mes yeux , tout m'a séduit ; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton empire n'occupe qu'une portion , ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas , mon cher Aza , que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance , je suis sous une domination non-seulement étrangere , mais si éloignée de ton empire , que notre nation y seroit encore ignorée , si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire? Si tu m'aimes, si tu me desires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi; les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.



L E T T R E X I X.

Zilia dans un Couvent avec Céline, sœur de Déterville. Elle est la confidente des amours de Céline.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon souvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité ; si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens appaliroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-tems si peu intéressantes et si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville. Depuis un espace de tems que l'on nomme six mois, il est allé faire la guerre pour les intérêts

de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue ; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur ; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurois-je pu avoir recours, s'il m'étoit arrivé de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame dont je n'avois que trop deviné

le dédain, et qui me m'avoit tant
retenue dans sa chambre, que
par je ne sais quelle vanité qu'elle
tutoit, dit-on, de ma naissance
et du pouvoir qu'elle a sur moi,
me fit enfermer avec Céline dans
une maison de vierges, où nous
sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit
pas, si au moment où je suis en
état de tout entendre, elle ne me
privoit des instructions dont j'ai
besoin sur le dessein que je forme
d'aller te rejoindre. Les vierges
qui l'habitent sont d'une igno-
rance si profonde, qu'elles ne
peuvent satisfaire à mes moindres
curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la

Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentiments du cœur, et je crois même à la raison ; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des parloirs.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre

des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; son ignorance, à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son amant, comme j'avois cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne

veut pas les unir, lui défend de le voir, et pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle; c'est que cette mere glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare, établi parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain Ordre dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle vœux.

Céline résiste de tout son pou-

voir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par des lettres de son amant que je reçois de mon maître à écrire, et que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui agrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié ; et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur,

en prononçant seulement ton nom,
l'impatience et le mépris se peignent sur son visage ; elle me
conteste ton esprit, tes vertus
et jusqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui sais
point d'autre nom ; celui-là a paru
plaisant, on le lui a laissé), ma
China, qui sembloit m'aimer
qui m'obéit en toutes autres oc-
casions, se donne la hardiesse de
m'exhorter à ne plus penser à toi
ou, si je lui impose silence, elle
sort. Céline arrive ; il faut renfermer
mon chagrin. Cette contrainte
tyrannique met le comble à mes
maux. Il ne me reste que la seule
et pénible satisfaction de couvrir
ce papier des expressions de ma
tendresse

ter
tén
mo
l
pei
ras-
pou
affo
le d
t'éc
pou
lara
clai
je p
suis
un s

T

tendresse , puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie ; j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer. Si je n'espérois te revoir , je périrois , mon cher Aza ; j'en suis certaine. Sans toi la vie m'est un supplice.



L E T T R E X X.

Peinture que fait Zilia de nos usages, d'après ses lectures.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont gueres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien,

ne peut manquer d'être défec-
tueux. Au lieu que le Capa-Inca
est obligé de pourvoir à la subsis-
tance de ses peuples, en Europe
les souverains ne tirent la leur que
des travaux de leurs sujets : aussi
les crimes et les malheurs viennent-
ils presque tous des besoins mal
satisfait.

Le malheur des nobles, en gé-
néral, naît des difficultés qu'ils
trouvent à concilier leur magnifi-
cence apparente avec leur misère
réelle.

Le commun des hommes ne
soutient son état que parce qu'on
appelle commerce ou industrie ;
la mauvaise foi est le moindre des
crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres : les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, et par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatient la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de

tout autre que du souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état. Ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets ; en comparaison de la quantité des malheureux , qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part , que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables , et de l'indignation contre les loix. Mais hélas ! que la manière méprisante , dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches , me fit faire de cruelles

réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or , ni terres , ni industrie , je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois - je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté , je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me seroit insupportable , si je n'espérais qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi

par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois , ce que j'apprends des gens de ce pays , me donne en général de la défiance de leur parole. Leurs vertus , mon cher Aza , n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyois d'or , n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même ce qu'ils appellent politesse , cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention , on en découvre aussi

aisément l'artifice , que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle livres. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent , ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en sait , et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait , et d'autres , ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer , mon cher Aza , l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire , si je

les entendois mieux, ni le desir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le Soleil est à la terre, et que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les secours dont j'ai besoin ; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire. A peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages ; je te

178 L E T T R E S

les expliquerai dans notre langue; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

L E T T R E / X X I .

On envoie un Religieux à Zilia pour lui faire embrasser le Christianisme. Il lui apprend la cause des événemens qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un Cusipata,

que l'on nomme ici Religieux : instruit de tout , il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand seigneur , savant comme un Amauta , il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien , plus utile qu'un livre , m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la religion de France , et m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé des vertus q't'elle prescrit , elles sont tirées de la loi naturelle , et en vérité aussi pures que les nôtres ; mais je n'ai

pas l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation : j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de Manco-Capac, et du marais Tisicaca (1). La morale en est si belle, que j'aurois écouté le Cusipata avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité

(1) Voyez l'Histoire des Incas.

détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposoit aux miens : mais si les loix de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien ; je l'interrompis dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cuzco, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le Cusipata

y satisfit avec bonté, et quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fit regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible pour affermir mon courage et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée. Je priai le Cusipata, avec les plus vives instances, de m'enseigner les moyens

de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance et par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; et qu'ayant un oncle tout puissant à la cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pourachever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avais à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement.

J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnaissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'apprit aussi comment le hasard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, et que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'a-voit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux

Espagnols, entre lesquels étoit
celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a
confirmé mes malheurs, il m'a
du moins tirée de la cruelle obs-
curité où je vivois sur tant d'évé-
nemens funestes; et ce n'est pas
un petit soulagement à mes peines.
J'attends le reste du retour de Dé-
terville; il est humain, noble,
vertueux: je dois compter sur sa
générosité. S'il me rend à toi,
quel bienfait! quelle joie! quel
bonheur!



L E T T R E XXII.

Indignation de Zilia occasionnée par tout ce que lui dit le Religieux des Auteurs et de son amour pour Aza.

J'avois compté, mon cher Aza me faire un ami du savant Cusipata; mais une seconde visite, qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avoit paru doux et sincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les in-

effets de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le Cusipata trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus

dés autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être

La tromperie, mon cher Aza ne me déplaît gueres moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction : celle du Religieux m'indigna, et je ne daignai pas répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même dou

eur que la premiere fois , il m'op-
posa des raisonnemens si forts et
si convaincans , que je ne trouvai
que ma tendresse pour toi qui pût
les combattre : je ne balançai pas
lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie ;
paroissant douter de la vérité
de mes paroles , il ne me répondit
que par des railleries , qui , toutes
insipides qu'elles étoient , ne lais-
sèrent pas de m'offenser. Je m'ef-
forçai de le convaincre de la
vérité ; mais à mesure que les
expressions de mon cœur en prou-
voient les sentimens , son visage
et ses paroles devinrent séveres :
Il osa me dire que mon amour
pour toi étoit incompatible avec

la vertu , qu'il falloit renoncer
à l'une ou à l'autre , enfin
que je ne pouvois t'aimer sans
crime.

A ces paroles insensées , la
plus vive colere s'empara de ma
ame ; j'oubliai la modération que
je m'étois prescrite ; je l'accabla
de reproches , je lui appris ce
que je pensois de la fausseté de
ses paroles , je lui protestai mill
fois de t'aimer toujours ; et sans
attendre ses excuses , je le quittai
et je courus m'enfermer dans ma
chambre , où j'étois sûre qu'il ne
pourroit me suivre.

O mon cher Aza , que la rai
son de ce pays est bizarre ! Elle
convient en général que la pro

niere des vertus est de faire du bien, d'être fidèle à ses engagements: elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoissance et semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable si je te rétaissois sur le trône de tes peres; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuveroit, si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possede que ma tendresse; on veut que je te la navisse: il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah! mon cher

Aza, je les trahirois toutes, si
cessois un moment de t'aime
Fidelle à leurs loix, je le serai
mon amour; je ne vivrai que pour
toi.

L E T T R E XXIII.

*Retour de Déterville de l'armée
Son entretien avec Zilia, qui l
témoigne la reconnaissance
plus vive, mais en conservant
toujours tout son amour pour Aza.
Douleur de Déterville. Généri
cité de son amour. Reproche de
Céline à Zilia.*

JE crois, mon cher Aza, qu'il
n'y a que la joie de te voir que
pourro

pourroit l'emporter sur celle que
m'a causé le retour de Déterville;
comme s'il ne m'étoit plus per-
mis d'en goûter sans mélange, elle
a été bientôt suivie d'une tristesse
qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma
chambre, quand on vint mysté-
rieusement l'appeler: il n'y avoit
pas long-tems qu'elle m'avoit
quittée, lorsqu'elle me fit dire de
me rendre au parloir; j'y courus:
quelle fut ma surprise d'y trouver
son frere avec elle!

Je ne dissimulai point le plaisir
que j'eus de le voir; je lui dois
de l'estime et de l'amitié: ces sen-
timens sont presque des verus;

je les exprimai avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon libérateur, le seul appui de mes espérances j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins; ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore françois, lorsque Déterville partit combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre, combien d'éclaircissemens à lui demander, combien de reconnoissance à lui témoigner? Je voulois tout dire à la fois, je disois mal, et cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce tems

là que la tristesse, qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville, se dissipoit et faisoit place à la joie : je m'en applaudissois ; elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends tout ! Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même tems que j'érois entrée ; peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre. Je ne sais quel trouble me

saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquerent ; je les cherchois : il profita d'un moment de silence, et mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu

vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, repliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je, en l'interrompant, moi, je ne vous aime point ! Ah ! Déterville, comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur : je me haïrois moi-même, si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, et vous me le

dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire , lors même que je l'entends. Zilia , ma chere Zilia , est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ! Votre ton , vos yeux , mon cœur , tout me séduit ; peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir d'où je sots.

Vous m'étonnez , repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois , si je n'ai pu me faire entendre par des paroles , toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non , répliqua-t-il , je ne puis encore me flatter : vous ne parlez

pas assez bien le françois pour détruire mes justes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais : mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, " je vous aime ". Que mon sort soit décidé ; que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnaissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur et doivent satisfaire le vôtre.

Ah ! Zilia , me répondit-il , que vos termes s'affoiblissent , que votre ton se réfroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non , lui dis-je , le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous ; c'est ce que vous appellez l'amour. . . . Quelle peine cela peut-il vous faire , ajoutai-je , en le voyant pâlir , abandonner la grille , et jeter au ciel des regards remplis de douleur ? J'ai de l'amour pour Aza , parce qu'il en a pour moi , que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes , s'écria-t-il , que vous trouvez entre

vous et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment se pourroit-il, repris-je ? Vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'ayiez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a joints, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentiments dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractere, me repliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me

donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y desirrois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passer; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue; votre beauté me frappa; mais son impression auroit peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avoient présente l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous savez, Zilia, si je l'ai respecté cet objet de mon adoration: que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la fa-

miliarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés ! Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincere dont je le voyois accablé : hélas, quel sacrifice ? je ne sais si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l'aimerai jusqu'à la mort : je ne sais, ajoutai-je, si vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même manière ; mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets ; je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

De quel sang froid vous m'assassinez, s'écria-t-il ! Ah ! Zilia, que je vous aime, puisque j'adore

1, si
nnez
ut-il
, ré-
niez
me,
jus-
i-je,
mer
re;
me
des
; je
vé-
dis
;
as-
a,
re

jasqu'à votre cruelle franchise ! Eh bien , continua-t-il , après avoir gardé quelques momens le silence , mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je , je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner , ou tout au moins qu'il auroit assez de bonté pour faire passer

jusqu'à toi des nœuds qui t'ins-
truoient de mon sort , et pour
m'en faire avoir les réponses , afin
qu'instruite de ta destinée , elle
serve de règle à la mienne .

Je vais prendre , me dit-il avec
un sang froid affecté , les mesures
nécessaires pour découvrir le sort
de votre aimant : vous serez satis-
faite à cet égard ; cependant vous
vous flatteriez en vain de revoir
l'heureux Aza. Des obstacles in-
vincibles vous séparent .

Ces mots , mon cher Aza ,
furent un coup mortel pour mon
cœur : mes larmes coulèrent en
abondance , elles m'empêchèrent
long-tems de répondre à Deter-
ville , qui de son côté gardoit un

morne silence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, et je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre.

En disant ces mots, il sortit et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore. J'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler: j'y serois restée long-tems, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti si-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de son frere. Ensuite tournant sa douleur en colere, elle m'accabla des plus dures reproches, sans que j'osasse y op-

poser un seul mot. Qu'aurois-je pu lui dire? mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paroître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le désespoir de son frere, ses dernieres paroles, auxquelles je voudrois ce je n'ose donner un sens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de

chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin ; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre est finie, et les caractères n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras-tu jamais ?



LETTRE XXIV.

Maladie de *Zilia*. Refroidissement de *Céline* à son égard. Mort de la mère de *Déterville*. Remords de *Zilia*, et à quelle occasion.

JE pourrois encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec *Déterville*, je tombai dans une maladie que l'on nomme la fievre. Si, comme je

le crois , elle a été causée par les passions douloureuses qui m'a giterent alors , je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée , et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie , qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle , c'étoit d'un air si froid , elle a eu si peu de ménagement pour mon ame , que je ne puis douter de l'altération de ses sensimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frere l'indispose contre moi , elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux ; la honte

de paroître ingrate m'intimide ,
les bontés affectées de Céline me
gênent , mon embarras la con-
straint , la douceur et l'agrément
sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété et
de peine de la part du frere et
de la sœur , je ne suis pas insen-
sible aux événemens qui changent
leurs destinées.

La mere de Déterville est morte.
Cette mere dénaturée n'a point
démenti son caractere , elle a
donné tout son bien à son fils
ainé. On espere que les gens de
loi empêcheront l'effet de cette
injustice. Déterville , désintéressé
par lui - même , se donne des

peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin. Ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues ; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstient.

droit, s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la trouloit ; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi ; que je leur fais tout

LETTRES, &c.

le mal qui est en mon pouvoir:
et cependant je ne puis ni ne
veux cesser d'être criminelle. Ma
tendresse pour toi triomphe de
mes remords. Aza, que je t'aime!

Fin du premier Volume.



T A B L E
D E S L E T T R E S .
D' U N E
P É R U V I E N N E ,
Contenues dans ce premier Volume.

VIE de Madame de Graigny;
 Page **j**

Avertissement, **xij**

*Introduction historique aux Lettres
Péruviennes,* **xix**

LETTRE PREMIERE.

Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses quipos, avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza.

Tom. I.



L E T T R E I I.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la premiere fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendroit son épouse. 13

L E T T R E I I I.

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau Espagnol par les François. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent. 31

L E T T R E I V.

Abattement et maladie de Zilia; amour et soins de Déterville. 43

L E T T R E V.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne, et sur

T A B L E. 219

les marques de tendresse de Déterville. 53

L E T T R E V I.

Rétablissement de Zilia. Son étonnement et son désespoir, en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer. 61

L E T T R E V I I.

Zilia, qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet. 66

L E T T R E V I I I.

Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre. 71

L E T T R E I X.

Reconnaissance de Zilia pour les complaisances de Déterville. 75

220 *T A B L E.*

LETTRÉ X.

Débarquement de Zilia en France.

Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'occasion de ce phénomène, dont elle ne peut comprendre la cause.

83

LETTRÉ XI.

Jugement que porte Zilia des François et de leurs manières.

88

LETTRÉ XII.

Transports de Déterville, modérés tout-à-coup par le respect. Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville, dont elle ignore la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. Son

T A B L E. 228

admiration à la vue des beautés
de la nature. 98

L E T T R E X I I I.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle
est différemment accueillie de
la mère et de la sœur de Dé-
terville. 113

L E T T R E X I V.

Mortifications qu'essuie Zilia dans
un cercle de différentes per-
sonnes. 127

L E T T R E X V.

Admiration de Zilia pour les pré-
sens que Déterville lui fait. 133

L E T T R E X V I.

Zilia apprend la Langue Fran-
çaise, Ses réflexions sur le ca-
ractère de notre nation. 140

222 T A B L E.

L E T T R E X V I I.

*Parallele que fait Zilia de nos
différens spectacles.* 148

L E T T R E X V I I I.

*Zilia déerompée et éclairée sur son
malheur par les connaissances
qu'elle acquiert.* 155

L E T T R E X I X.

*Zilia dans un couvent avec Céline,
sœur de Déterville. Elle est la
confidente des amours de Cé-
line.* 160

L E T T R E X X.

*Peinture que fait Zilia de nos
usages, d'après ses lectures.*

170

L E T T R E X X I.

On envoie un Religieux à Zilia

T A B L E. 223

pour lui faire embrasser le Christianisme. Il lui apprend la cause des événemens qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza. 178

L E T T R E X X I I.

Indignation de Zilia occasionnée par tout ce que lui dit le Religieux des Auteurs et de son amour pour Aza. 186

L E T T R E X X I I I.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnaissance la plus vive, mais en conservant toujours tout son amour pour Aza. Douleur de Déterville. Générosité de son amour. Reproche de Céline à Zilia. 192

224 *TABLE.*

LETTRE XXIV.

Maladie de Zilia. Réfroidissement de Céline à son égard.

Mort de la mère de Déterville.

Remords de Zilia et à quelle occasion.

211

Fin de la table du premier Volume.

